

Fleurs d'automne

Aneirin

Je me souviens des forêts sombres et glacées, des montagnes aux roches noires, des fragrances féroces qu'exhalait la terre mouillée. Je me souviens des arbres au feuillage sombre et de leurs peaux d'écorce noueuse. Je me souviens des lambeaux grisâtres et déchiquetés des nuages, des nuits longues et froides, de la pluie hurlante et du vent grondant dans les arbres.

J'ai grandi à l'écart du monde, dans des collines quasi-sauvages au pied d'une montagne dont aujourd'hui encore, j'ignore le nom. Tant de temps a passé ! Pourtant j'ai toujours ces images en moi, je les porte comme un fardeau, comme la cicatrice sanglante d'une vieille blessure. Elles me brûlent... comme me brûle le fragile récipient de verre que je tiens aujourd'hui dans ma main crispée.

Les plus anciens de mes souvenirs datent de ma rencontre avec Gwenhord. Il n'y a avant cela qu'un grand trou noir – un vide angoissant. J'ai mis longtemps à réaliser ce que cela signifiait. Durant des années j'ai cru qu'il y avait quelque chose d'anormal en moi, quelque chose de si terrible que l'oubli seul avait pu m'en protéger. J'ai longtemps cru que je portais en moi une ombre, une *souillure* que rien ne pouvait effacer. La vérité est toute autre, si évidente aujourd'hui que je ne peux comprendre comment elle a pu m'échapper à l'époque.

Mon maître était si vieux qu'il paraissait sans âge. Aussi ancien que la forêt, aussi vénérable que les montagnes, aussi éternel que le ciel. Plus le temps qui passe me rapproche du tombeau, plus sa silhouette se perd dans la brume – seule demeure de mon maître l'image d'épouvante qui a hanté mes nuits durant si longtemps, le spectre noirci et hideux qui revenait sans cesse me visiter. Était-il aussi grand que je le pensais jadis ? Sa barbe était-elle si blanche et ses sourcils si broussailleux, ses yeux si gris, si profonds et si tristes ? Je me souviens que sa peau était comme l'écorce ridée d'un vieil arbre noir, et que sa voix chevrotante, tantôt chuintante, tantôt bourdonnante, s'insinuait à l'intérieur de mon crâne.

J'ai mis des années à comprendre que Gwenhord lui-même était responsable de mon amnésie. Il avait lui-même, volontairement et par magie, effacé tous mes souvenirs. Le trou noir qui s'ouvrait au fond de mon âme était son œuvre, sa marque, et non une tare ou d'un châtement des dieux. Je ne sais pas pourquoi mon maître a jugé utile de m'arracher mes souvenirs. Que m'a-t-il pris ? Les hurlements éperdus d'un gosse terrifié arraché aux bras de sa mère ? La cage crasseuse de quelque marchand d'esclave ? La tanière d'un ogre ? Quelque chose de plus terrible encore ?

Mon maître était un magicien, et un magicien extrêmement puissant et redoutable. Je croyais jadis qu'il était semblable à un dieu – un dieu qui avait volontairement choisi l'exil, vivant loin des hommes pour poursuivre ses recherches en toute quiétude. Son pouvoir ne me semblait connaître aucune limite. Aucun domaine de la connaissance ne lui échappait, comme s'il avait vécu milles vies.

Gwenhord ne recevait que très peu de visiteurs. La région aux alentours n'était habitée que par quelques fermiers frustrés qui avaient appris à craindre mon maître et se tenaient soigneusement à l'écart de sa demeure. Lorsque des voyageurs parvenaient à se frayer un passage à travers les montagnes pour venir quémander une faveur, il les éconduisait sans hésiter – ou exigeait un tel prix en échange de son aide que les malheureux repartaient, épouvantés.

Mon maître me traitait bien, je veux dire par là qu'il n'était pas brutal, ni cruel. Pourquoi l'aurait-il été alors qu'un mot, qu'un haussement de sourcil de sa part me faisait aussitôt obéir ? Je le craignais, mais je ne le détestais pas. Je ne l'aimais pas non plus. Il *était* et c'était

tout. Qu'y a-t-il d'autre à dire ? Il était une partie de mon univers comme le soleil ou le ciel, et l'aimer ou le haïr n'aurait guère eu de sens.

Gwenhord parlait d'une voix basse et morne et pourtant ses paroles s'inscrivaient en moi en lettres de feu. Il ne m'apprenait que ce qu'il avait absolument besoin que je sache pour l'assister dans ses recherches, mais j'appris pourtant à son contact, et sans même qu'il en eut conscience, moult choses utiles. Je peux dire à présent que je possédais à dix ans un savoir que maints sorciers s'étaient épuisés à chercher en vain durant toute leur vie. Je savais reconnaître les animaux normaux des véhicules qu'empruntent les démons et les esprits pour se rendre dans le monde des hommes. Je connaissais le nom et la fonction des seigneurs des enfers et certains des mots de pouvoir qui permet d'appeler les esprits et de se faire obéir d'eux. Je connaissais mieux le monde des démons, des invocateurs et des esprits mauvais que celui des hommes.

Ce jour là, il m'en souvient, mon maître m'éveilla avant l'aube. Il était resté éveillé toute la nuit pour veiller sur une mixture qui bouillonnait au fond d'une marmite d'airain, sur un feu de bûche soigneusement entretenu. Il régnait dans la pièce une odeur étrange, une odeur de terre moisie et de fruit pourri. A l'extérieur il faisait nuit. Une bise glacée sifflait dans les interstices du toit. Je me levai, les yeux bouffis de sommeil. Le regard de Gwenhord était plus dur qu'à l'accoutumée, son ton plus vif. Il était si las que sa peau avait pris une teinte jaunâtre. Une inquiétude diffuse, inexprimée, me gagna sans même que j'en eus conscience.

Je me hâtai de m'habiller dans l'ombre, pieds nus sur le sol gelé, et attrapai un quignon de pain sur l'étagère. Tout en commençant à le dévorer je voulus me rapprocher de la cheminée pour profiter de la chaleur.

— Ecarte-toi ! siffla mon maître, esquissant un geste de menace.

Je reculai à la hâte et je l'observai à la dérobée, surpris et inquiet. Je contemplais son profil. Son regard était fixé sur le feu et la marmite bouillonnante. La lumière des flammes se reflétait au fond de son oeil. Je continuais à manger mon morceau de pain, yeux baissés dans l'ombre, tremblant de froid et de sommeil. Je n'osais même pas l'interroger.

— Aujourd'hui, tu iras dans les collines. Au sommet de la plus haute de toutes, poussent de petites fleurs violettes qui ne fleurissent qu'à l'automne. Tu me rapporteras une poignée de ces fleurs.

Je hochai la tête, sans répondre. L'incongruité de sa requête ne me choqua pas : rien de ce que faisait mon maître ne pouvait me paraître incongru. Il avait parlé sans me regarder, le regard fixé sur l'étrange élixir. A présent il ne me voyait plus. C'était comme si j'étais déjà parti. Alors je m'habillai sans bruit, chaussai mes bottes, emplis une musette de pain et de fromage, et je sortis dans le vent et froid.

Dès que je fus à l'extérieur, il me sembla qu'un fauve au souffle de gel venait de refermer sur moi ses crocs de glace. Le vent soufflait à présent avec une telle force qu'il faisait trembler les branches des arbres. Le jour commençait à peine à poindre dans l'aube blafarde et il faisait encore très sombre. On distinguait, un peu en hauteur, la masse sombre de la forêt toute proche, et au-delà des collines aux dos voûtés se dressaient comme des bêtes endormies dans l'obscurité.

Je n'éprouvais aucune peur, rien qu'un engourdissement abrutissant. Je savais parfaitement que je ne risquais pas grand-chose dans les collines. L'hiver était encore loin, et les loups ne descendraient pas des montagnes avant un mois ou deux. Les ours en cette saison n'étaient pas un danger pour les hommes. La seule chose que je pouvais redouter était mes semblables, mais les seuls qui montaient jusqu'ici étaient des fermiers inoffensifs – du moins le croyais-je. J'avais hâte de me réfugier au plus vite sous le couvert des arbres. Alors, sans plus attendre, je me mis à courir le long de la piste de terre battue qui montait jusqu'à la forêt. Là, il faisait plus chaud – du moins n'étais-je pas exposé à la morsure cruelle de la bise. Les arbres

craquaient autour de moi dans la lueur naissante comme des géants s'étirant après un long sommeil.

Je cheminai lentement, montant dans les vapeurs de l'aube le long d'un sentier étroit bordé de ronces décharnées. Le sentier grimpa un moment puis se divisa en deux : la voie principale descendait vers les champs et le village, loin en contrebas, dans la vallée, l'autre chemin, celui que j'empruntai, continuait son ascension en une pente toujours plus raide.

Je marchais ainsi durant des heures, seul dans la forêt baignée de brume, emplie de craquements et de bruissements. Tout autour de moi, se dressaient les arbres, couverts de feuilles brunâtres. Au dessus de ma tête s'entrecroisaient des branches nues comme des serres et au-delà le ciel était gris et terne. Mes pas crissaient sur le tapis de feuilles desséchées. Je montais durant plusieurs dizaines de minutes, puis je me mis à descendre, puis à monter de nouveau. La route ne semblait jamais finir, et je me sentais de plus en plus seul.

Peu avant midi, je débouchai sur une crête qui émergeait au dessus des arbres : elle était balayée par une vicieuse bise d'hiver – un vent si froid qu'il transperça ma veste de laine et me glaça jusqu'aux os. Dans le ciel une buse lança un appel. Transi par le froid, je courus me réfugier sous les arbres. Le chemin continuait le long de la crête, escaladant les rochers jusqu'au sommet de la colline.

Je le suivis des yeux durant un moment, mais finis par m'en détourner. C'était le chemin le plus court, mais je n'avais tout simplement pas le courage de à marcher si longtemps exposé au vent. Il faisait trop froid. Je pris la décision de couper à travers les arbres, à flanc de colline. Je mettrai peut-être plus longtemps à me frayer un passage dans les sous-bois, mais le froid serait moins mordant.

Ce fut ainsi que je tournai le dos à la piste et m'engageai droit à travers les arbres, dont les troncs aussitôt me cernèrent comme s'ils avaient voulu m'étouffer. Je palpai de la paume leurs vieilles écorces. Je le sentais respirer et soupirer autour de moi. Il me sembla qu'ils voulaient me souhaiter la bienvenue.

Quand j'y repense aujourd'hui, comment est-il possible que tant de choses aient dépendu en ce jour de la paresse d'un enfant ? Quel dieu bienveillant m'a soufflé ce raccourci ? Ma vie s'est jouée à cet instant, au moment où je me suis détourné de ma route pour m'enfoncer dans la forêt. Une déesse compatissante des montagnes s'est-elle penchée sur moi ce jour-là, et par miséricorde, m'a-t-elle écarté de ma route d'un souffle de glace ?

Les sous-bois étaient denses et enchevêtrés, et leurs branches s'entrecroisaient en tout sens comme des herses d'écorce.

Je descendis un moment en m'aidant des pieds et des mains, tant la pente était raide, puis je parvins au fond d'une combe où coulait un ruisseau. Je pris de l'eau au creux de ma main et bus : elle était froide comme de la neige. Je remontai le cours d'eau quelques minutes, puis le quittai et me frayai un chemin tant bien que mal à travers un amoncellement de fougères et d'arbustes qui poussaient aux pieds de grands mélèzes nus.

En dépit du froid, j'étais en nage et essoufflé. Je fis une halte, et sortis mes provisions : la miche de pain et le fromage que j'avais pris chez mon maître. J'étais affamé et je m'attaquai à mon repas avec grand appétit. Le pain était dur mais il me fit l'effet d'un festin.

Lorsque ma faim fut rassasiée, je prêtai oreille à un bruit étrange qui venait à travers les arbres, un bruit que j'avais pris tout d'abord pour le sifflement du vent, mais qui parut ensuite enfler en une sorte de chant délicat, semblable à la musique d'une flûte erratique. Je me levai, intrigué plus qu'effrayé. Jamais je n'avais entendu un pareil son – à mi chemin entre une voix humaine et celle d'un instrument de musique. Je crus y percevoir comme une sorte d'appel, du moins de supplique, infiniment triste. La mélodie s'accéléra soudain, en une sorte de trémolo affolé. J'écartai résolument les branches et m'engageai droit dans les sous-bois.

Sous les grands arbres noirs, il régnait une quasi-pénombre, et je me fiaï au chant de la flûte pour me guider. Des filaments blanchâtres pendaient des branches, et je les considérai avec une sorte de dégoût instinctif, sans même savoir ce que c'était.

Je cherchai avec difficulté mon passage entre de hautes racines noires qui sortaient de terre. Le son de la flûte me pressait de plus belle, affolé, comme gagné par la panique. Les filaments s'accrochaient à moi : ils étaient visqueux et collants. Quelque chose bougea au dessus de ma tête : je ne distinguai qu'une masse noire et velue.

J'avançais toujours, plus curieux qu'effrayé. J'écartai un rideau de fougères et m'arrêtai net, pétrifié.

Une immense toile d'araignée, plus grande qu'on ne pouvait concevoir, s'étalait devant moi, et en son cœur, se débattait une étrange créature. Elle était pâle et diaphane, avec des ailes de libellule d'une délicatesse infinie, et un corps gracile d'une merveilleuse beauté. Elle n'atteignait pas la moitié de ma hauteur.

Il y eut un mouvement sur le coté, et une horreur velue émergea des sous-bois, agitant ses mandibules d'un air menaçant. Elle n'en avait pas après moi, je le sentais, mais elle ne voulait pas me laisser sa proie. La voix flûtée de la créature s'éleva à nouveau, modulant cette fois des paroles humaines :

— Aide moi ! Aide moi ! suppliait-elle.

Je fis un pas en arrière, les yeux fixés sur ceux de l'araignée qui me faisait face. Je n'avais pas peur. Je ne pouvais détourner mon regard de la chose – elle était si belle, si belle et hideuse à la fois, avec ses huit pattes maigres et son énorme corps velu, ses yeux globuleux et ses mandibules cliquetantes.

— Va-t-en petit homme, dit l'araignée, va-t-en ou moi et mes sœurs, nous te tuerons et sucerons jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

Elle n'aurait pas du dire cela. Elle croyait m'effrayer, mais les enfants sont inconscients et bravaches, ils ne mesurent pas le danger. Tant qu'ils ne se sont pas brûlés les ailes, ils ne redoutent nul péril. Ils sont pleins de confiance en eux même et le monde sur lequel s'ouvrent leurs yeux leur semble un terrain pour leurs jeux.

Les miens se mirent à pétiller de malice, et je ris :

— Vieille araignée, crois-tu donc m'effrayer ? Va-t-en chasser les mouches toi et tes pareilles, ou bien je le jure par Ottis et Alrinach, je brûle vos toiles jusqu'au dernier filament et je vous laisse toutes nues dans la forêt glacée !

Les araignées s'approchèrent furieuses, agitant leurs mandibules, prêtes à châtier l'inconscient que j'étais. Mais je levai la main, exactement comme j'avais vu Gwenhord le faire, et je prononçai les mots les plus puissants que je connaissais, ceux que les gens sains d'esprit n'osent même pas murmurer en cachette, ceux qui ont le pouvoir de faire venir, une puissance parmi les puissances, maître démon des enfers, dont aujourd'hui encore, je préfère taire le nom.

Quelle folie était la mienne ! Si le démon était venu, s'il avait entendu mon appel et avait daigné y obéir, il aurait ri de ma faiblesse et de ma stupidité. Je n'aurais jamais pu lui imposer ma volonté, il aurait emporté mon âme sans rien donner en échange ! Mais les araignées, stupides créatures, furent prises de terreur en entendant le nom redouté. Elles se détournèrent et s'enfuirent.

Je m'approchai alors de leur toile et considérai l'étrange créature avec attention.

— Délivre-moi, ô enfant-mage ! supplia-elle de sa voix flûtée.

J'eus un sourire malicieux – cruel comme seul peut l'être un enfant.

— Pourquoi priverai-je les araignées d'un repas ?

— S'il te plaît, s'il te plaît ne me laisse pas mourir ici ! Sors ton couteau ! Tranche les liens qui me retiennent prisonnier !

— Et qu'est-ce que cela me rapportera ?

La créature cessa soudain de se débattre et me considéra d'un air étrange. Son visage minuscule et gracieux prit un air calculateur.

— Que désires-tu ?

— Je ne veux rien. C'est *toi* qui veux que je te tire de là. Si tu veux que je t'aide, dis moi d'abord ce que tu es prête à me donner en échange.

— Veux-tu que je t'enseigne les chants secrets des faes, des chants si beaux que ceux qui les écoutent une seule fois ne peuvent plus les oublier jamais, et que la musique ne les quitte plus jusqu'au jour de leur mort ?

— Peuh ! dis-je avec moue, de la musique, des chansons qu'ai-je à faire de tout cela ?

— Alors, je te montrerai les danses des faes, celles qui ne se dansent qu'à la lueur des étoiles et que nul homme vivant n'a jamais vu !

— Des danses, de la musique ! Si c'est tout ce que tu as à m'offrir, je préfère m'en aller !

Je fis quelques pas, affectant de m'en aller, et m'amusai de voir la fae se débattre et se mettre à pépier de plus belle, prise de panique. Je jure que je n'avais pas vraiment l'intention de la laisser là, j'étais décidé à la délivrer de toute façon et mon manège n'avait pour objectif que de m'amuser à lui faire peur.

— Attend, attend, ne part pas ! Ne t'en va pas ! Ne me laisse pas là ! Si tu me délivres, je te donnerai un objet si précieux et si rare, que nul homme n'en a jamais possédé !

Je m'arrêtai, brusquement intéressé.

— Qu'est-ce donc ?

— Une flûte ! Une flûte magique ! Celui qui entend sa musique se trouve aussitôt plongé dans un profond sommeil, dont rien ni personne, sauf le musicien lui-même ne peut le tirer.

Mes yeux se mirent à briller. C'était là un objet que même mon maître ne pouvait se vanter de posséder. Je fis demi-tour et revint vers la fae.

— Où se trouve cet objet ?

— Je l'ai avec moi, dit la fae. Je ne m'en sépare jamais. Mais si tu veux l'avoir, tu dois trancher les liens qui m'enserrent !

Aussitôt je sortis mon couteau et tranchai les filaments gluants. Je dégageai rapidement la créature, et avant qu'elle ne pût s'envoler, je m'emparai de la flûte qu'elle portait à sa ceinture. Elle était minuscule – si petite que je ne savais même pas si je pouvais en jouer avec mes doigts énormes et malhabiles.

— Donne là moi ! dit-elle. Je vais te montrer comment t'en servir !

Je lui tendis la flûte... puis la repris aussitôt, saisi par une idée soudaine.

— Et non ! Si je te laisse en jouer, je tomberai moi-même dans le sommeil et tu t'en iras en me laissant ici à la merci des araignées ! Pas si bête !

— Comme tu voudras ! dit la fae et elle disparut entre les branches.

Je ne la regardai même pas partir, tout entier captivé par la flûte minuscule qu'elle m'avait laissée. Elle avait un aspect étrange. Je n'aurais su dire de quelle matière elle était faite. Elle était lisse, douce au toucher, de couleur blanchâtre, parcourue de nervures grises. Elle était si fine, d'apparence si fragile et délicate, que j'osai à peine la manipuler, craignant de la briser. J'en portai l'emboué à mes lèvres et soufflai doucement. Il s'en échappa un son doux et plaintif, comme le cri d'un oiseau mourant.

Il y eut un mouvement dans l'ombre et je me souvins brusquement des araignées. La flûte enchantée marcherait-elle sur ces monstres ? Je supposai que non. Je glissai aussitôt la flûte à ma ceinture et revins en arrière, sentant derrière moi la présence des araignées et le poids de leurs regards haineux et calculateurs.

Je sortis du couvert des arbres et repris ma route. Je n'avais plus faim. Je songeai à la fae, au regard qu'elle m'avait jeté en partant. Plus j'y réfléchissais, plus je croyais y lire du

ressentiment – voire une sorte de haine. Avais-je, en la contraignant à se défaire de sa flûte magique, encouru sa colère ? Devais-je craindre une vengeance ?

Je me hâtai de poursuivre ma route vers les hauteurs qui se découpaient à présent au dessus des arbres. La pente était de plus en plus raide, et je peinais à la suivre. Mon souffle était court et rauque, mes jambes semblaient de plomb. Après ce qui me sembla être des heures d'effort, j'atteignis finalement une falaise abrupte de rochers noirs et déchiquetés, qui émergeaient au dessus des arbres en une muraille infranchissable. Je m'arrêtai, consterné. Il n'y avait aucune trace de passage, pas le moindre sentier aussi loin que portait le regard. Comment franchir cet obstacle ? Je n'avais pas le choix. Revenir en arrière m'aurait obligé à faire un si long détour que jamais je n'aurais pu revenir chez mon maître avant la nuit – et dans ce cas mieux valait sans doute ne pas revenir du tout.

Je m'approchai de la falaise et commençai à me hisser des pieds et des mains de long de la paroi. Le roc était froid et dur, le vent sifflait à mes oreilles et transperçait ma peau. Mon cœur battait avec violence. Dans le ciel, les buses lançaient des appels que je pris pour des rires moqueurs.

Il n'y avait sans doute que quelques mètres à franchir – dix tout au plus – mais dans ma mémoire j'ai gardé l'image d'un à-pic vertigineux dont l'escalade me sembla durer plus de temps que je n'en avais mis pour arriver jusqu'ici. Je progressais lentement, avec une infinie prudence, cherchant avec soin mes prises dans les aspérités de la roche. Mes doigts maigres s'enfonçaient dans la roche, cherchant la moindre fissure, la moindre aspérité. J'aurais voulu rejeter mes bottes pour coller plus commodément mes orteils à la roche.

Enfin, j'atteignis le sommet, le cœur battant, le corps couvert de sueur, tremblant de peur et de fatigue. Une nouvelle fois, le vent me transperça jusqu'au cœur : je crus qu'un pic glacé s'était enfoncé en moi.

Le ciel au dessus était gris et pesant. Il me sembla que j'aurais pu en étendant la main, l'effleurer du doigt. Devant moi s'étendait une vaste prairie d'herbe rase et terne, interrompue çà et là par de gros blocs de rochers couverts de lichen. Le vent avait longtemps sculpté la roche, lui donnant des formes étranges et monstrueuses. Des marmottes s'enfuirent à mon approche, courant avec agilité entre les rochers.

Je laissai mon regard vagabonder sur la plaine environnante. J'y étais. J'avais atteint le sommet de la plus haute des collines. Bien. Où étaient donc les fleurs violettes qui auraient dû s'y trouver ? Tout était morne et gris. Je m'avançai, dépité. Gwenhord s'était-il trompé ?

Je marchais un moment, au hasard, tremblant de froid dans le vent qui me semblait redoubler à chaque seconde. Les étranges rochers paraissaient m'observer : en dépit de mon désir de m'abriter, je n'osais m'en approcher.

Et soudain, je les vis. Elles parurent apparaître brusquement à mes yeux alors que je contournais un amas de rochers : une étendue de quelques mètres carrés de petites fleurs violettes qui faisaient comme une tâche mauve sur le vert sombre de l'herbe. Elles avaient un aspect quelque peu étrange, voir incongru, et je fus frappé par le fait qu'elles ne poussaient qu'en cet endroit précis et non ailleurs. Elles s'étendaient jusqu'à un énorme rocher de forme biscornue, évoquant vaguement un géant assoupi.

Je bondis aussitôt en avant, toute fatigue envolée, et ouvrai déjà ma musette pour l'emplir de ces précieuses fleurs. J'en arrachai une et la levai devant mes yeux pour l'observer. Hormis sa couleur, quelque peu inusuelle, elle avait un aspect parfaitement banal : une courte tige soutenant un gynécée minuscule d'une délicate nuance mauve, entouré de pétales d'un ton légèrement plus sombre. Je haussai les épaules et me baissai pour en arracher une pleine poignée.

Mon mouvement se figea à mi course.

La chose que j'avais prise pour un rocher se dressait devant moi, de toute sa hauteur, et m'observait d'un air féroce. Ses traits étaient rudes et grossiers, comme ceux d'une statue

taillée à coup de burin dans un bloc de granit. Son corps était difforme et étrangement proportionné, sans aucune symétrie, mais elle était incontestablement vivante, en dépit de sa peau de pierre.

Vivante et en colère. Très en colère.

Le monstre ouvrit sa gueule et émit une sorte de grognement : il était si gros qu'il aurait pu m'avaler tout entier d'une seule bouchée. J'étais si terrifié que je ne pensais même pas à fuir : à quoi bon de toute façon ? La chose m'aurait rattrapé en une seule enjambée. Le géant se pencha vers moi, comme pour mieux m'observer. Ses petits yeux cruels étaient fixés sur moi, et je sentais la puissance de sa respiration.

Alors, en tremblant, je pris la flûte que j'avais glissée à ma ceinture et en portai l'embouée à mes lèvres. Si la fae m'avait menti, ici s'achèverait ma courte existence. Avec maladresse, j'émis quelques notes – on ne pouvait appeler cela de la musique – qui sonnèrent comme un plainte discordante. Mais l'effet sur le géant fut foudroyant. Il se redressa aussitôt, son visage parut s'enflammer de colère, et il poussa un rugissement terrible. Son pied s'arracha à la terre, s'éleva dans le ciel et retomba sur moi. Dans un réflexe désespéré je me jetai de côté et il poussa un hurlement de rage et de dépit lorsque son pied s'enfonça dans la terre, à l'endroit exact où je m'étais tenu une fraction de seconde plus tôt.

Maudite fae, sale menteuse !

Je roulai au sol et me relevai d'un bond, agile comme un renard, toute fatigue envolée, et je pris mes jambes à mon cou. Je m'attendais à tout instant à sentir le pied du géant s'abattre sur moi pour me broyer. Ses rugissements emplissaient l'air, déchiraient mes tympanes, pareils au tonnerre. La terre tremblait sous son pas. Soudain je trébuchai et m'étalai au sol. L'ombre du monstre me recouvrit et je poussai un hurlement de terreur.

La mort ne frappa pas ce jour là. Sa faux me caressa le visage mais me manqua.

Le géant s'arrêta net, pied en l'air au dessus de moi. Entre lui et moi était apparu une femme, d'une si merveilleuse beauté que j'en oubliai instantanément toute ma peur. Ses cheveux étaient dénoués, d'un noir de corbeau, et si longs qu'ils descendaient jusqu'au bas de son dos. Elle était drapée dans une robe d'une délicate couleur violette, exactement de la même nuance que celle du pistil des fleurs mauves. Elle portait autour du cou un collier de fleurs, mais ses pieds, ses bras et sa tête étaient nus, en dépit du froid.

— Apaise ta colère mon doux sire, dit la femme au géant, car ce petit humain n'est pas une menace.

Le géant émit une sorte de raclement furieux qui évoqua une avalanche de rochers dégringolant du haut d'une montagne, mais il obéit et reposa son pied à terre. La femme se tourna vers moi et me contempla avec sévérité. Son air était froid et son teint d'une pâleur spectrale.

— Que viens-tu faire ici, chenapan ? Comment oses-tu te promener ici sur nos terres et arracher les mauves, provoquant ainsi la colère de mon puissant époux ?

Je me levai aussitôt, honteux et tremblant et baissai les yeux sous son regard sévère, aussi glacé que la bise qui tournoyait autour d'elle.

— Je suis désolé, balbutiai-je. Je ne savais pas. Pardonnez-moi...

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Dorian. Je suis au service de Gwenthord le mage... C'est lui qui m'a envoyé ici. Il m'a demandé de lui rapporter des fleurs qui ne poussent qu'en cet endroit.

Je luttai de toutes mes forces pour retenir mes larmes. La femme me jeta un regard étrange, non exempt d'une sorte de pitié.

— Ainsi c'est toi l'enfant qu'il a choisi ?

— Oui... Je suis son apprenti.

— C'est lui qui t'a donné cette flûte ?

— Non... Je l'ai eu d'une fae. Elle m'a affirmé que tous ceux qui entendaient le son de cette flûte sombraient aussi dans le sommeil le plus profond, alors j'ai voulu endormir le géant...

La femme se mit à rire.

— Cette fae s'est bien moquée de toi ! Ne sais-tu pas que les cadeaux des faes recèlent toujours des pièges subtils et cachés ?

Elle me prit l'instrument des mains.

— Cette flûte possède effectivement le pouvoir de plonger quiconque dans le sommeil, et bien d'autres encore, mais il faut pour cela maîtriser le bon air ! Il ne suffit pas de jouer quelques notes au hasard ! Car si la musique n'est pas juste, le pouvoir de l'instrument se révèle d'une toute autre manière, et quiconque l'entend est pris de haine et de fureur à l'encontre du musicien ! C'est ainsi que tu as déclenché la fureur de mon époux – et telle est sa force que certainement tu aurais été tué s'il l'avait voulu.

Je restai bouche bée.

— Je l'ignorai, répondis-je, confus.

La femme eut un sourire.

— Ce n'est pas grave ! Il se trouve que Gwenthord est mon ami. Je suppose que lorsqu'il t'a envoyé ici, il croyait que tu aurais la présence d'esprit de dire que tu venais en son nom et de demander la permission...

— Je suis désolé, répétai-je une nouvelle fois, honteux et confus.

— Ce n'est rien dit la femme, d'un ton enjoué qui me parut étrangement forcé. Je me nomme Gnuneth et mon époux est Guéhor, le géant. A présent que le malentendu est dissipé, je vais t'aider à choisir les mauves.

Je voulus dissiper l'impression que cette dame si belle avait eu de moi et crus bon pour cela de redoubler de courtoisie. Je m'inclinai aussi bas que je pus.

— Je vous remercie, Dame Gnuneth et je remercie aussi le seigneur Guéhor de ne point m'avoir occis.

— Inutile de me remercier, dit la femme d'un ton brusque. Je ne fais pas cela pour toi, mais par amitié pour Gwenthord le Mage. Je lui dois moult services.

Elle marqua un temps de réflexion.

— Pour toi, je ferai autre chose, si tu veux : je t'enseignerai à te servir de la flûte magique. Ainsi le cadeau des faes ne sera-t-il pas entièrement vain.

— Vous feriez cela ? Merci mille fois, madame Gnuneth.

— Ce n'est rien, dit-elle, et elle détourna le regard, comme si elle se sentait gênée.

Je me sentis inquiet. D'où venait son trouble ? Le géant continuait à m'observer avec une hostilité évidente, mais Gnuneth lui parla et il s'éloigna. Nous allâmes tout deux nous asseoir auprès des délicates fleurs violettes.

— Ce sont des mauves d'automne, dit Gnuneth, ainsi nommées car elles ne fleurissent qu'à l'automne. Elles sont très rares.

Elle se pencha et avec une grande délicatesse, elle cueillit quelques unes de ces fleurs, les choisissant avec un soin extrême. Je ne pus déterminer quels étaient les critères qui guidaient ce choix : pour moi toutes les fleurs étaient identiques. Lorsqu'elle en eut ramassé suffisamment, elle me les glissa dans les mains et dit :

— Range les vite dans ta musette !

Sa voix sonna étrangement, comme si une ombre venait de passer sur son cœur. Tenait-elle tellement à ces fleurs qu'elle ne pouvait supporter d'en sacrifier quelques unes ? Si oui quel lien puissant l'unissait à mon maître pour la forcer à agir ainsi ? Je commençais à me sentir mal à l'aise.

— Essayons-nous, dit la belle dame, avec un sourire qui me parut encore une fois forcé.

Nous nous installâmes à l'abri du vent, derrière un énorme rocher, et là, elle m'enseigna l'air secret des faes, celui qui a le pouvoir d'activer leur flûte magique. Je ne comprenais pas ce qui

la poussait à me faire pareil cadeau, ni pourquoi elle paraissait si triste. Mais la joie qui habitait mon cœur me fit rapidement oublier mon malaise : voir une aussi belle dame s'intéresser à moi et me révéler des secrets que même mon maître devait ignorer me rendait presque euphorique. Je ne sentais même plus le froid et la fatigue, et s'il n'avait tenu qu'à moi je serais resté avec elle jusqu'à la tombée de la nuit et même au delà. En vérité, peut-être eut-il mieux valu... Car le péril qui m'attendait en bas était bien plus terrible qu'un géant féroce ou une araignée dévoreuse d'homme.

Mais vint le moment où Dame Gnuneth leva les yeux vers le ciel et dit :

— Il est temps pour toi de partir ! Autrement tu ne seras jamais de retour chez Gwenhord avant la nuit.

Je hochai la tête. Les heures avaient passé et il me fallait sans conteste me hâter si je ne voulais pas encourir le déplaisir de mon maître.

Je me levai, glissai une fois de plus la flûte à ma ceinture, ramassai ma musette et adressai mes adieux à Dame Gnuneth. Elle resta immobile, tout contre le rocher, et me regarda m'éloigner sans mot dire. Lorsque je me retournai pour la saluer une dernière fois, il me sembla voir briller des larmes au fond de ses yeux. Ce fut la dernière image que j'eus de cette belle dame. Jamais je ne l'ai revue, mais elle a depuis hanté nombre de mes rêves... surtout ceux que je fis quelques années plus tard.

Belle dame Gnuneth ! Elle me fit le seul cadeau que je reçus jamais, elle me donna le seul aperçu que j'eus jamais de ce que pouvait être une mère, et les larmes qu'elle versa pour moi en me croyant condamné ont pour moi plus de prix que tous les trésors du monde.

Je suivis la crête pour descendre de la colline. Le vent avait peut-être faibli, ou bien l'air s'était quelque peu réchauffé au cœur de la journée, car je ne sentais plus désormais la morsure du froid avec autant d'intensité. Toute fatigue m'avait abandonné et je courais avec légèreté sur les rochers, empli d'une vigueur surnaturelle. A mes pieds s'étendait la forêt, sombre et sauvage, et au dessus de moi, un voile noir avait couvert le soleil. Je rejoignis un sentier étroit tracé par les chamois, qui courait entre les broussailles et les éboulis et disparaissait entre les vieux mélèzes. La route en descente était plus facile qu'à la montée. Je serrais dans ma main la flûte magique, comme si je craignais de perdre ce trésor, le plus grand que jamais je n'avais rêvé posséder. Je réalisai qu'il me faudrait cacher son existence à mon maître, autrement il n'aurait rien de plus pressé que de me le ravir. A cette seule pensée je me sentis mal à l'aise, comme si l'idée même de lui mentir – fusse par omission – n'était insupportable. Gwenhord n'était pas quelqu'un que l'on pouvait tromper facilement et surtout pas impunément.

Les heures passèrent, et les ombres s'allongeaient peu à peu. Je cheminai entre les arbres, guidé par un instinct aussi sûr que celui d'un pigeon. Je marchais aussi vite que je pouvais, mais la nuit était toute proche lorsque enfin j'arrivai en vue de la maison de mon maître.

Je poussai la porte et me réfugiai dans la chaleur des flammes.

On aurait dit que rien n'avait changé depuis le matin. Il régnait dans la pièce une odeur acre, mon maître était exactement là où je l'avais laissé, auprès du feu, et la marmite bouillonnait toujours au même endroit. Gwenhord m'accueillit d'un froncement de sourcil.

— Tu es en retard ! grogna-t-il.

Je mesurai à son ton la peur qui avait été la sienne, et cela me troubla. Pourquoi attachait-il une telle importance à ses fleurs ? Que voulait-il en faire ? Je regrettai de ne pas avoir demandé plus d'explications à Dame Gnuneth.

— Les mauves ! Donne les moi !

Je lui tendis ma musette. Il me l'arracha des mains avec une impatience fébrile, prit une poignée de fleur, et les jeta aussitôt dans la mixture qui bouillonnait depuis des heures et des heures.

Il y eut comme une sorte de grésillement et une abondante fumée nimbée de lumière, s'en dégagant, enveloppant mon maître dans ses volutes violettes alors que je m'éloignais à la hâte, pris de frayeur.

— Enfin ! souffla mon maître. Il était temps – grand temps.

Jamais je ne l'avais vu aussi excité, aussi impatient. Il marmonnait à présent des mots incompréhensibles, qui ressemblaient à des incantations. Mon malaise ne cessait de croître. Je jetai un œil aux alentours. Sur la table était posé le grimoire de mon maître, un livre à la couverture de métal, presque aussi haut que moi. Il était grand ouvert et ses pages jaunies par le temps étaient couvertes d'enluminures et d'inscriptions brunâtres. Je m'approchai, curieux. Jamais je n'avais eu l'occasion de jeter un œil à l'intérieur. Mais mon maître, attentif, se tourna vers moi, et m'arrêta d'un geste.

— Arrière ! siffla-t-il avec une hargne de vipère.

Il reprit avec une douceur qui lui était inhabituelle :

— Tu dois avoir faim. Il reste du pain dans la huche, du pain frais, et Orga m'a apporté une cruche de lait.

Vivement je m'écartai du livre, et j'ouvris la huche : elle ne contenait qu'une énorme miche de pain que je pris à deux mains commençai à grignoter. Malgré la faim qui me tenaillait le ventre, mon trouble était si grand que je n'avais aucune envie de manger. Je ne connaissais pas la raison de l'angoisse qui avait envahi mon cœur.

L'attention de mon maître s'était de nouveau détournée de moi. Il avait déposé dans le feu une nouvelle bûche et jetait à présent dans la mixture des pincées de poudre brunâtre, tout en émettant des sons étranges, mi-articulés, des sons qui me faisaient frissonner au plus profond de moi-même. Mon angoisse se muait peu à peu en terreur, sans que je sache pourquoi. Je revoyais le regard triste de Dame Gnuneth. *Ainsi c'est toi, le garçon qu'il a choisi ?* demandait-elle. Choisi ? Choisi pour quoi ? Pour être son serviteur, pour recueillir son enseignement... ou pour autre chose ?

Pris d'une inspiration subite, je pris la flûte des faes et en portai l'embouée à ma bouche. Je gardais les yeux fixés sur mon maître, prêt à la cacher s'il venait à se retourner. Je pris une longue inspiration et commençai à jouer. Mes doigts trouvèrent tous seuls les notes, sans que j'ai besoin de faire le moindre effort conscient pour me les remémorer. Une mélodie plaintive, d'une tristesse infinie se répandit dans la pièce. Mon maître se figea brusquement et se tourna vers moi. Mon cœur se mit à battre avec plus de force, je fermai les yeux et continuai à jouer.

— Que... commença mon maître.

Ce fut la seule parole qu'il eut le temps de prononcer. J'entendis le bruit d'un corps qui s'effondre et puis se fut tout. Je continuai à jouer, sans oser m'arrêter, menant l'air jusqu'à son terme sans en omettre une seule note. Je gardais les yeux obstinément fermés, craignant à tout instant de sentir la main de mon maître s'abattre sur moi et m'arracher la flûte. Mais il n'y avait que le murmure plaintif de la musique et le crépitement des flammes.

Lorsque le silence se fit, j'osai ouvrir les yeux. Mon maître gisait de tout son long sur le sol. Je n'eus pas besoin de m'approcher de lui pour savoir qu'il dormait : sa poitrine se soulevait en une respiration lente, régulière et profonde.

Le cœur battant, je m'approchai du livre. J'avais l'impression d'accomplir un sacrilège terrible, mais en même temps j'éprouvais le besoin impérieux de connaître les secrets que mon maître prenait tant de soin à me cacher.

Tout en haut de la page était écrit un nom que je ne déchiffrais qu'avec peine, et dont le sens m'était inconnu. Métempsychose. Il sonnait sinistrement à mes oreilles. Je poursuivis ma lecture.

Par Abigor et Adramelech, par Belzébuth et Azraël, par tous les maîtres des enfers qui répandirent le pouvoir sur la terre des hommes, par tous les hauts seigneurs des abysses infernaux, à présent sera révélé le plus grand secret, ouverte les portes de l'immortalité, par lesquels le sorcier, par la grâce d'Astraroth et Astarte, peut libérer son esprit des liens de la naissance et de la mort.

Toi qui m'écoutes, saches que l'élixir consumera ta chair et tes muscles et rongera jusqu'au profond de ton cœur et ton âme, libérant toute la force vitale de ton esprit. Débarrassé de sa prison de chair, l'animus pourra trouver un nouvel hôte, si tu trouves en toi suffisamment de malveillance et de volonté de vivre, alors tu pourras imposer ta loi à un nouveau corps, et si tu parviens à dominer l'aminus qui l'habite, tu le condamneras au néant éternel du non être, et à ce prix seulement tu renaîtras – sur la forme qui fut la sienne, tandis que ton ancien corps poussière et cendre sera.

Seul un maître des arcanes pourra tenter pareil exploit, et encore faudra-t-il que l'aminus dont il entend prendre possession soit aussi faible que possible. Car tous les maîtres des enfers enseignent que plus le lien entre le corps et l'esprit est ancien, plus il est difficile de le rompre. Un être jeune et tendre, à l'esprit vierge de tout passé est aisé à maîtriser, mais un vieillard sur le seuil des ténèbres possède un acharnement à vivre qui surpasse celui d'un homme fait et très largement celle d'un enfant nouveau né.

Choisis donc un jeune jouvenceau à l'esprit encore immature et réunis les ingrédients dont la liste suit. Tu devras trouver les cornes de buffles noirs siamois, nés un jour de pleine lune, et les réduire en poudre à l'aide d'un pilon de plomb enduit de sang, et cueillir les fleurs mauves qui ne poussent que lorsque l'été se meurt. L'élixir devra être nourri à la flamme trois fois sept heures, et à la fin de chaque heure tu devras invoquer successivement les sept plus grands maîtres des abysses et jurer de leur consacrer à chacun une année de ta nouvelle vie...

J'en avais assez lu. Je m'écartai brusquement du livre, le fixant avec horreur, les yeux écarquillés. La compréhension s'imposa à moi et se fut comme si mon cœur m'avait soudain été arraché de la poitrine et plongé dans de l'eau glacée. J'en savais assez pour comprendre les intentions de mon maître et les effets épouvantables de la mixture qu'il avait concoctée. Parvenu au terme de sa longue vie de mortel, mon maître, ne pouvant supporter de rejoindre le royaume des morts, voulait à présent prolonger son séjour parmi les vivants, en me volant une vie dont j'avais à peine pris possession.

Qu'advierait-il de moi ? Que pouvais-je faire ? Comment me sauver du péril qui me menaçait ? Devais-je renverser la potion, détruire le grimoire ? Mais mon maître tirerait de moi la pire des vengeances...

Que faire ? En moi, il y avait un désir puissant de vivre, et ce désir balayait toute autre considération.

Je pris ma décision en un éclair, sans même avoir besoin d'y réfléchir. Comme un automate, mu par une volonté qui ne m'appartenait plus, je marchais jusqu'au cellier et pris deux grandes jarres d'huile. Elles étaient si hautes et si lourdes que je ne pus les transporter qu'une à une, et encore à grand peine. Je répandis l'huile sur le sol et les murs, en versai en grande abondance sur le grimoire grand ouvert, le grimoire maudit qui avait scellé ma perte, et sur le corps étendu de mon maître.

Puis j'allai jusqu'au feu, bousculai la marmite et en renversai tout le contenu sur le sol. Une épaisse fumée mauve s'en échappa et me fit tousser. Je sentais la chaleur du feu sur mon visage, comme la respiration d'un fauve malveillant. Retenant ma respiration, je cherchai à tâtons un brandon enflammé. Ma main se referma sur une branche rougeoyante, mais je la pris et l'arrachai aux flammes sans ressentir de douleur. Aujourd'hui encore, j'en conserve la

marque au creux de ma paume. Je jetai le brandon sur l'huile, et celle-ci s'enflamma aussitôt, j'eus à peine le temps de m'écarter et de fuir dans la nuit, que déjà, la maison se mettait à flamber.

Le feu lécha les murs, prit aux poutres et à la charpente et au chaume du toit, et bientôt les flammes se mirent à monter très haut dans le crépuscule.

Je m'enfuis aussi vite que je pus et je disparus dans la nuit.

L'incendie consuma la maison tout entière avec ses dépendances, et ne s'éteignit qu'au lever du soleil, laissant une ruine noire et désolée. Mon maître est demeuré là jusqu'à la fin, prisonnier du sommeil éternel des faes. Nul n'a jamais rien su ce qui s'était passé. On supposa que le magicien avait accidentellement provoqué l'incendie en préparant l'une de ses mixtures et sa mort ne fut point pleurée.

Je quittai la région et me mit à vagabonder de part le monde, errant d'un village à un autre, louant mes services comme domestique ou garçon de ferme, travaillant tout le jour pour un bol de soupe et une paillasse. Je vivais dans la hantise de voir surgir mon maître, et mes rêves étaient hantés par la vision de son corps noir et calciné. Je ne croyais pas au fond de moi à sa mort, je craignais toujours de le voir réapparaître et la cruauté de sa vengeance à venir me plongeait dans les affres de la terreur. Même si j'avais vu son corps, je n'aurais pas été plus rassuré : il me semblait que la mort elle-même ne pouvait avoir raison de Gwenhord, et que son pouvoir était suffisant pour lui permettre de me poursuivre par delà la mort – sous forme de spectre ou d'une chose plus hideuse encore. Je craignais par-dessus tout les démons et les esprits dont il savait se faire obéir, et je répétais tous les jours les paroles protectrices.

Je n'osai me fixer trop longtemps au même endroit, et je déclinai toutes les offres d'embauche que me firent les fermiers qui me recueillirent – quelle que soit leur gentillesse. Certains étaient de braves gens, compatissants et sincères, d'autres manquaient simplement de fils.

Je n'osai même plus utiliser la magie, de peur d'attirer l'attention sur moi.

Il me fallu bien des années pour surmonter ma terreur, bien des années pour pouvoir dormir en paix et ne plus craindre les ténèbres. A présent, au soir de ma vie, je mesure tout le chemin parcouru, et réalise combien la terreur qui a habité mes jeunes années fut l'aiguillon puissant qui m'a poussé à devenir ce que je suis aujourd'hui. La peur que m'inspirait mon maître est demeurée tout au fond de moi. C'est elle qui m'a poussé à m'élever le plus haut possible, à chercher sans relâche ni repos le pouvoir qui pourrait enfin m'assurer sécurité et protection. Il y a au fond de moi-même un enfant terrorisé pour qui la magie et le savoir des maîtres des enfers est comme un brandon enflammé, chassant hors de lui un épouvantable destin. Pour me protéger de mon maître, j'ai tout fait pour me hisser à son niveau – et plus haut encore. J'ai appris toutes les incantations, je connais tous les sortilèges. Il n'existe pas de magicien plus puissant que moi. Les maîtres des enfers eux mêmes me respectent et m'obéissent.

Que serais-je devenu si mon maître ne m'avait pas trahi ? Qu'aurait été ma vie sans l'anguillon glacé de la peur qui me poursuivait à chaque instant ? Je l'ignore et je ne peux même l'imaginer, car désormais cette peur fait tant partie de moi-même que je ne peux espérer la chasser.

Je suis à présent au crépuscule de ma vie de mortel. Ma fin est proche – je le sens dans mon être, et pourtant la peur est toujours là, et la volonté de vivre est toujours aussi violente.

Ce que mon maître jadis n'a pu mener à terme, moi je l'achèverai. J'ai récolté un à un les ingrédients nécessaires, j'ai préparé la potion, avec un soin infini. Je suis monté moi-même sur les hauteurs – j'ai trouvé les minuscules fleurs qui ne fleurissent que dans les frimas de l'automne – mais la belle dame Gnuneth n'était plus là comme jadis pour les choisir à ma place.

Tout est prêt à présent. Il ne me reste qu'à dire les mots, qu'à accomplir le rite. Pourtant, j'ai peur.

L'enfant dort, dans son petit lit à côté. Il me suffit de prêter l'oreille pour entendre son souffle fragile et régulier. Il ne se doute de rien. Je ne referai pas l'erreur de Gwenthord. Il n'a pas peur de moi. Il a confiance en moi. Il m'aime, et il croit que je l'aime. Et bientôt nous ne ferons qu'un. Un seul corps – le sien – une seule âme – la mienne.

Pourquoi cette crainte ? Pourquoi cette angoisse au fond de moi ? Pourquoi de nouveau cette peur qui renaît, alors que le rituel devrait me libérer de toute peur ?

Je dois me contrôler. Il pourrait s'éveiller... Nos esprits sont déjà si proches ! Il me paraît parfois que ses pensées sont les miennes, et que déjà son cœur bat au fond de ma poitrine.

J'ai peur de ce qu'il pourrait découvrir s'il arrivait à lire en moi comme je lis en lui.

Et si je devais échouer ? Mon corps de toute façon est destiné à mourir. Cette nuit, ce corps, mon corps, tombera en poussière. Et si le rite échouait ? Nul à ma connaissance ne l'a mené jusqu'au bout. Qui sait ce qui arrivera ? Et si je me trompai ? C'est la mort, peut-être qui m'attend et non la renaissance, clef de l'immortalité.

Et si j'échouai ? L'enfant dort toujours. Son esprit vagabonde dans son sommeil – j'ai peine à le suivre – tant sont étranges les images qui jouent derrière ses paupières bien closes. Je sens la jeunesse en lui, luisant avec tout l'éclat d'un sommeil du matin, et la lueur crépusculaire qui me maintient en vie me pèse alors comme un fardeau. Pourquoi hésiter ? Qu'ai-je à perdre ? Tout au plus quelques mois ou quelques années... L'enfant est comme une porte ouverte sur l'avenir.

Je garde les yeux grands ouverts. Ma main est crispée sur la potion, la serre au risque de broyer le fragile récipient de verre. Si j'échoue c'est la mort pour nous deux... Dois-je prendre le risque ?

Convulsivement, j'approche le goulet de mes vieilles lèvres desséchées. Le liquide brûlant est comme de la lave en fusion au fond de ma gorge. Mes poumons me brûlent. Je souffre, je tousse, je ne peux pas hurler. Je dois dire les mots, je dois prononcer le rituel.

Les phrases me viennent aux lèvres, facilement, naturellement. La magie s'éveille avec une force incommensurable. L'enfant s'éveille. Il se dresse, les yeux ensommeillés, il me regarde. La magie est à l'œuvre, elle nous environne tout deux comme une lame de feu.

Qui pourra jamais m'absoudre ? L'enfant me regarde toujours. Il n'est que curiosité et étonnement. Il ne se rend compte de rien. Il me fait parfaitement confiance. Il est trop tard. Les forces terribles que j'ai déchaînées l'enveloppent et l'emprisonnent.

La puissance est incommensurable, inhumaine. Même moi, elle me remplit de peur. La magie est comme un ouragan dévastateur, un maelstrom de pouvoir dans lequel mon corps pourrissant achève de se dissoudre, s'enflammant comme une souche morte et desséchée.

Il ne reste que l'enfant et moi. Il me regarde toujours. Je sens encore son amour. Le pouvoir déferle autour de nous comme un tourbillon de flammes. Ai-je correctement préparé l'élixir ? Une à une je repasse les étapes dans ma tête. Les bœufs siamois... Le pilon de plomb... Le sang... Les mauves d'automne...

Il me semble que mon esprit lui-même vacille, prêt à se dissoudre dans le néant, et je ne vois plus rien que les yeux de l'enfant qui me regardent et son souffle régulier qui me pénètre. Je veux me détacher de ses yeux brillants d'un amour insupportable, mais le pouvoir tourbillonne autour de moi et m'enchaîne à ce regard, toujours plus étroitement, toujours plus profondément. Il m'aime, il n'y a aucune peur en lui, il a confiance en moi.

Le pouvoir de l'élixir déferle en une vague de feu, emportant tout sur son passage. Le regard de l'enfant lui-même se détache et disparaît de ma conscience.

Il n'y a plus que la joie – le plaisir de renaître et de vivre à nouveau, de me sentir de nouveau jeune et plein de vie. Je me lève, maladroit et fébrile dans mon nouveau corps. Je contemple mes mains à la douceur d'albâtre. Le monde me paraît soudain immense – plein de couleurs et

de sons. Mes yeux et mes oreilles sont jeunes. Mon corps est agile, souple, débordant d'énergie, sans les douleurs qui me clouaient à chaque pas. Je ris – un son aérien, cristallin et délicieux. Sous mes pieds nus, je sens la terre plus intimement que jamais, sa force pénètre en moi comme une sève. Je suis plein de force et d'énergie – de *jeunesse*.

Je fais quelques pas. Le miroir sur le mur me renvoie mon image. Je hurle de terreur.

Le miroir me renvoie l'image d'un vieillard rabougri au sourire cruel. Mes yeux sont de braise et ils brûlent comme les flammes de l'enfer.